

CHAPITRE II.

LE COLPORTEUR.

Tout accusait les Juifs, tout faisait croire qu'ils étaient les meurtriers de l'enfant. Le sang qu'on apercevait sur les habits du vieux Juif, ses réponses embarrassées, la frayeur de sa fille étaient, pour les seigneurs et les courtisans, des preuves suffisantes de leur culpabilité.

Le roi seul, infatigable dans ses investigations, ne négligeait aucun renseignement qui pouvait jeter du jour sur cette fatale affaire. Il eût vivement désiré trouver les Juifs innocents; mais plus il se donnait de peine, plus les indices devenaient accusateurs.

Dans une petite cour contiguë, on trouva des traîneaux précisément de la largeur de ceux dont les traces étaient restées sur la neige; on découvrit aussi des chevaux de petite taille qui venaient d'être dételés, car la fumée s'échappait encore de leur corps ruisselant de sueur.

— Nul doute, pensa Kasimir; ce que je ne voulais pas croire est donc vrai; ils ont besoin de sang chrétien pour satisfaire leur haine; ils ont besoin de meurtre pour assouvir leur vengeance!

Les seigneurs voulaient à l'instant immoler les coupables. Déjà les sabres brillaient

sur la tête du vieillard courbé et à moitié mort de frayeur; déjà on menaçait la belle Israélite qui tournait ses yeux suppliants tantôt vers le ciel, tantôt vers le roi.

Kasimir dut employer toute son autorité pour contenir la fureur de ses courtisans.

— Sire, nous sommes innocents, s'écria Esterka, se précipitant aux pieds de Kasimir, en écartant de son front ses longs cheveux, et attachant sur le roi ses yeux noirs pleins de douleur et brillants à travers les larmes; je prends le Dieu tout-puissant à témoin que, depuis quinze jours, mon père ni moi ne sommes pas sortis de notre cabane.

— Écoutez, écoutez, dit un noble, elle ose encore nier!

— Quelle effronterie! dit un autre.

— Voyez l'innocente!

— Vous verrez bientôt qu'il faudra les

récompenser pour le massacre de nos enfants!

C'était à qui jetterait aux malheureux l'injure et la menace.

Cependant Kasimir restait frappé des charmes de la suppliante. Tant qu'elle se tint cachée derrière son père, il n'avait aperçu que son épaisse chevelure et sa mise grossière; mais aussitôt qu'elle fut émue par le danger, animée par le désespoir, elle parut au monarque dans tout son éclat. L'impression que Kasimir en reçoit est d'autant plus vive que la beauté de cette jeune fille porte un cachet tout à fait original. Le sang brûlant d'Asie peut seul donner cette ardeur à ses yeux, cet incarnat à son teint. Toute sa figure a une expression biblique, singulier mélange de modestie et de fierté; sa poitrine arrondie, ferme et pleine, se soulève et s'abaisse précipitamment, faisant deviner l'agi-

tation de son ame; quand elle se jette aux pieds de Kasimir, sa pose molle accuse la suavité des formes et la grace enchanteresse de toute sa personne. Esterka offrait, en ce moment, l'image de cette belle amante dont l'amoureux Salomon nous fait une si enivrante description dans son *Cantique des cantiques*.

Kasimir la contemplait avec une muette admiration; il eût désiré qu'elle parlât plus long temps, qu'elle le regardât toujours.

Les courtisans voulaient la repousser, mais le roi la retint, et lui dit avec un accent de bonté et de douleur :

— Levez-vous, la justice informera. Dieu veuille que vous puissiez prouver votre innocence !

En ce moment, on entendit derrière la cabane un chant joyeux, familier aux Israé-

lites, chant connu généralement en Pologne sous le nom de *mańufez*, et qui se distingue par quelque chose de particulier et tout à fait original : il rappelle les roulades tyroliennes ; mais les étrangers ont encore plus de peine à en imiter les modulations.

A peine les nobles eurent-ils reconnu un Juif dans le chanteur, qu'ils se jetèrent sur lui en l'accablant d'injures, de coups et de menaces ; car, il faut le savoir, tous les coreligionnaires sont solidaires d'un crime commis par leur frère. Si un catholique vole ou assassine, on dit c'est Pierre ou Paul qui est voleur ou assassin ; on ne dit pas *un catholique a volé, un catholique a assassiné*. Mais il n'en est pas de même des Juifs ; chez eux, ce n'est pas Joseph, Samuel, David, qui a volé ou assassiné, *c'est un Juif*, et toute la race répond du crime d'un seul. Il en est ainsi partout où une croyance est opprimée.

Si un Turc est volé par Pierre ou Paul, il dira que les *chiens de chrétiens* sont des voleurs. Il n'est donc pas étonnant que les seigneurs catholiques, persuadés de la culpabilité du vieux Juif, voulussent venger le sang chrétien sur tous ceux *qui portaient la barbe et attendaient l'arrivée du Messie* (*).

— Laissez-le, s'écria Kasimir, en demandant en même temps au Juif d'où il venait et où il allait.

— D'où je viens, monseigneur, je viens de l'Orient ; où je vais ? je vais à l'Occident ; puis je retourne de l'Occident pour aller en Orient, toujours achetant et toujours vendant. Voyez, Monseigneur, cette petite boîte, elle contient toutes sortes de choses : des plumes, des épingles, du papier, du fil, du savon, de la pommade ; peut-être achèterez-

(*) Tous les Juifs en Pologne portent la barbe.

vous quelque chose... D'ici je vais à Krakovie.... Je chante en marchant, et ces beaux messieurs m'arrachent les cheveux, me battent, et, ce qui est pis encore, me déchirent mes habits.... Ah! si le roi Kasimir le savait.... Et, disant cela, il faisait cent révérences, tenant dans ses mains son bonnet, et offrant sa marchandise.

— Messieurs, dit le roi, pleine et entière liberté à ce pauvre diable. Et, en même temps, il fit signe de conduire en prison Ben-Himmel le père et Esterka la fille.

CHAPITRE III.

L'INCONNU.

Le roi retournait à Krakovie suivi du même cortège qui l'avait accompagné; seulement, au lieu de gibier, il ramenait le cadavre d'un enfant et deux Juifs accusés d'un meurtre. La foule grossissait sur sa route en poussant d'horribles menaces.

Dans la cabane du vieux Juif, le colporteur resta seul.

Tant qu'on put apercevoir le roi et sa suite, tant qu'on put entendre les sons des cors, les aboiements des chiens, les cris de la foule exhalant sa rage autour des Juifs, le colporteur ne bougea pas de sa place, où il restait comme pétrifié; mais, quand il se crut sûr que personne ne pouvait le voir, que personne ne pouvait l'entendre, il jeta sa cassette à terre, et, arrachant ses cheveux, déchirant sa poitrine, il poussa des sanglots et des cris de douleur comme si on le brûlait ou comme si on lui tenaillait les chairs vives.

En vain vous eussiez écouté les sons inarticulés qui lui sortaient de la bouche, une oreille chrétienne ne saurait les comprendre. Seulement on devine qu'il s'adresse à l'Être suprême, mais on ne sait si c'est par des prières ou par des blasphèmes.

— Tu souffres bien, tu dois être bien mal-

heureux, dit un inconnu en ouvrant la porté, et contemplant le désespoir du Juif.

Celui-ci le regarde tout stupéfait, effrayé d'avoir eu un témoin de sa douleur. Mais aussitôt rappelant la prudence, il paraît calme et tranquille, et dit d'un ton insouciant :

— Non, monseigneur, du tout. Je ne souffre pas... Je suis content, joyeux. Voulez-vous que je chante? voulez-vous que je danse? Et il recommença son *maïufez*, et il était prêt à danser.

— Cesse, cesse, malheureux, lui dit l'inconnu, je suis ici depuis longtemps et je n'ai rien perdu de ta souffrance, de ta vive douleur. Mais, écoute-moi, je viens ici pour te consoler, non pour t'inquiéter. J'ai visité les lieux où l'enfant a été trouvé.... J'ai remarqué, dans une direction opposée à celle que le roi a suivie, des pas dont la trace

conduit jusqu'au cloître Saint-Dominique... Il y a là dessous quelque étrange mystère... Au lieu de pousser des cris, unis tes efforts aux miens..., éclaircissons la vérité... Je serai heureux que l'innocence des accusés soit reconnue.

— Cela ne me regarde pas, ce n'est pas mon affaire, dit le Juif.

— Tu ne dis pas vrai... Ta douleur m'a prouvé l'intérêt que tu portes à ce vieillard, à cette jeune fille. D'ailleurs ils sont tes coreligionnaires. Ce meurtre pèse sur toute ta race. Si ces malheureux ne peuvent prouver leur innocence, ah! malheur, malheur à tout enfant d'Israël qui aura reposé sa tête sur le bord de la Vistule. Que ce soit donc par attachement pour les détenus, ou par intérêt pour ta race, aide-moi à découvrir les vrais coupables.

— Avec votre permission, dit le colpor-

teur, veuillez me dire quel motif vous fait agir, et pourquoi vous montrez tant d'intérêt pour nous, pauvres Juifs; le sage dit : *On ne se dérange pas pour rien.*

— Tu ne crois donc pas que la compassion seule, que le seul amour de la justice et de la vérité me guident en ce moment ?

— Non.

— Tu ne te confieras pas à moi si je ne te découvre le fond de mon cœur ?

— Non.

— Adieu donc.... Peut-être as-tu besoin d'argent..; je ne suis pas riche, mais je puis t'offrir la moitié de ma bourse....; tiens...., prends..; il y a là cinquante pièces de monnaie de cuivre.

— Merci, monseigneur.

L'inconnu s'éloignait. Il avait déjà fait une centaine de pas lorsque le Juif le rappela, courut à lui, lui serra les mains, et, le for-

cant à reprendre son argent, l'entraîna dans la cabane d'où ils venaient de sortir.

— Écoute-moi.... Tu as voulu prêter ton appui à un misérable colporteur qu'on bat, qu'on injurie, qu'on outrage impunément... C'est bien, je t'en remercie; tu as droit à ma confiance. Autant je t'ai paru craintif, autant tu me verras résolu; autant tu m'as trouvé faible, autant tu me trouveras puissant. Te faut-il de l'or? parle, je t'en donnerai plus que le roi Kasimir n'en possède dans son trésor. Places, richesses, honneurs, puissance, rien ne te sera refusé; je te procurerai tout, et pour cela je ne te demande que de m'aider à sauver Ben-Himmel et Esterka... Tiens, tu m'as donné quelques pièces de cuivre.., accepte en échange cette chaîne d'or et cette bague, qu'envierait même Rokiczana, la bien-aimée de Kasimir...

L'inconnu contemple le Juif avec étonne-

ment. Jamais il ne se fût imaginé que ce malheureux, à peine couvert de haillons, possédât d'aussi précieux bijoux; ni qu'un homme qui lui semblait, quelques minutes auparavant, rampant et lâche, pût manifester une telle énergie. Ce qu'il lui entend dire de sa personne, de ses moyens extraordinaires, le frappe comme une vision; et, s'il n'eût pas été doué d'une intelligence forte et éclairée, il aurait cru réellement à la rencontre d'un de ces êtres surnaturels qu'on prétendait initiés aux mystères de la magie, et revêtus du pouvoir de commander aux esprits. Il brûle d'aller au secours de la jeune Juive et de son père, il sent que le colporteur peut seul le seconder dans ses efforts; mais, avant tout, il veut savoir s'il a affaire à un honnête homme...; les diamants avaient jeté dans son ame un inquiétant soupçon.

— Explique-moi comment il se fait que tu

sois maître de telles richesses? Par quelle influence peux-tu disposer de places, d'honneurs, de dignités? Si ta vie n'est pas une vie de crimes, sans rien exiger de toi je ferai tout pour t'aider dans tes recherches; mais je désire savoir...

— Cela est impossible.

— Pourquoi?

— Parce qu'il faudrait au moins une heure pour te satisfaire, et que pour sauver ces malheureux il n'y a pas une minute à perdre. Plus tard, je te raconterai l'histoire de ma vie.

— A présent..., ou je te laisse...

— Alors, va!.... va!.... s'écrie le Juif avec emportement, les yeux et la figure rouges de colère et d'indignation; va, et puisses-tu ne réussir dans aucune de tes entreprises; que le malheur te poursuive, et que tout ce

que tu as de cher au monde périsse comme les méchants ont péri à Sodome!

— Pourquoi me maudis-tu?

— Je te maudis, car tu es plus coupable que les juges, que les nobles et les catholiques qui entraînent à la mort deux victimes innocentes. Eux, du moins, ne savent pas ce qu'ils font; dans leur aveuglement ils pensent faire justice en immolant la plus belle fille d'Israël et le plus vénérable vieillard de la race de David... Mais toi tu as la conviction de leur innocence et tu les laisses périr; toi, au lieu de courir à Krakovie, tu me retiens, tu m'arrêtes. Froid comme la glace, insensible comme le fer, tu veux que je te fasse des récits, quand mon sang brûle, quand mon cœur se brise. Va, retourne au lieu où le meurtre a été commis. Peut-être à force de perquisitions découvriras-tu quelque trace nouvelle; demain ou après-demain,

tu iras dans la capitale, et quand tu apprendras que le bourreau a égorgé la belle des belles et le sage des sages, alors tu diras avec regret : *C'est dommage, ils étaient innocents...* Maudite soit ta rencontre, car tu m'as ravi les plus précieux moments de ma vie.

Ainsi parlait le Juif en relevant sa cassette et se préparant à sortir.

Loin d'entrer en fureur comme un noble l'eût fait à sa place en entendant les imprécations du colporteur, l'inconnu paraissait visiblement souffrir. Les reproches qu'il essuie lui paraissent fondés; il sent que chaque instant perdu peut entraîner la mort des malheureux captifs. Il arrête donc le Juif, lui demande pardon, et promet de se conformer sans hésitation à tout ce que celui-ci exigera.

— Eh bien ! dis-moi ce que tu as vu,

répond le Juif, dis-moi quels sont tes desseins?

— Je te dirai tout... Au lieu où le meurtre a été commis, j'ai remarqué une trace de pas échappée au roi Kasimir, et qui conduisait au couvent Saint-Dominique; puis j'ai observé encore que les chevaux qui ont laissé des empreintes accusatrices doivent être vifs et impatients, car ils ont broyé la neige sous leurs pieds, tandis que ceux qu'on a trouvés ici, dans la cour, sont d'une race chétive. C'est assez pour me convaincre qu'il y a d'autres chevaux, un autre traîneau, un autre coupable, et que ce n'est que le hasard, une fatalité déplorable, qui a pu accumuler sur vous d'aussi cruels soupçons.

— Que voulez-vous donc faire?

— Il faut s'efforcer de faire observer tout cela aux juges.

— Pourquoi ?

— Ils verront combien les apparences sont trompeuses.

— Et puis ?

— Ils redoubleront de zèle, et leurs investigations...

— Oh ! enfant..., enfant..., s'écria l'Israélite, avec un rire plein d'ironie et d'amertume, en redressant sa tête, et rendant subitement son attitude aussi fière et digne qu'elle avait été jusqu'alors humble et basse; oh ! enfant, continua-t-il, ignores-tu quels sont nos juges ? des nobles, des prêtres ! et tu penses qu'ils se donneront la moindre peine pour éclaircir une affaire où il ne s'agit que de misérables Juifs?... S'ils voulaient connaître la vérité, ne suffisait-il pas de comparer les traces laissées sur la neige avec les souliers d'Esterka!.... Nulle

femme ne possède un aussi petit pied...; oh ! si tu as un cœur, si le sort d'innocents te touche, viens, suis-moi, je te dirai comment les sauver !